

Études littéraires africaines

COULON (VIRGINIA), GARNIER (XAVIER), *LES LITTÉRATURES AFRICAINES. TEXTES ET TERRAINS – HOMMAGE À ALAIN RICARD*. PARIS : KARTHALA, 2011, 496 P. – ISBN 978-2811104375



Christine Le Quellec Cottier

Numéro 33, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018690ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018690ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Le Quellec Cottier, C. (2012). Compte rendu de [COULON (VIRGINIA), GARNIER (XAVIER), *LES LITTÉRATURES AFRICAINES. TEXTES ET TERRAINS – HOMMAGE À ALAIN RICARD*. PARIS : KARTHALA, 2011, 496 P. – ISBN 978-2811104375]. *Études littéraires africaines*, (33), 108–111. <https://doi.org/10.7202/1018690ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Monénembo dont les énonciateurs occupent ces lieux vides et décalés, assimilables à la chambre noire de la caméra. Les narrateurs racontent depuis des pigeonniers, des chambres obscures, des cachots, et opèrent des prises de vues qui, qu'elles soient en plongée ou en contre-plongée, sont toujours a-centrées en ce qu'elles renvoient à un non-lieu. Un travail similaire est effectué sur le temps : Monénembo fait un usage désorientant du présent dont il exploite toutes les ressources narratives pour mettre en variation le passé. Coulibaly écrit de très stimulantes pages sur le dérèglement temporel associé à l'alcool, qui devient un élément clé de la programmation narrative désorientante.

La troisième partie propose une typologie du personnel romanesque en distinguant les personnages racontés (le leader, le fou, l'enfant) des personnages énonciateurs. L'idée directrice de cette partie est que les personnages sont moins des anti-héros que des personnages dégradés qui échouent dans leur tentative d'individualisation. Pourtant, et c'est peut-être là que réside la différence avec l'anti-héros, cette vacuité des personnages, flottants à la surface de discours eux-mêmes désaffiliés du sens, est la condition de l'ouverture d'un devenir moins tragique, qui serait l'envers de cette décomposition et qu'une autre lecture de Monénembo pourrait faire apparaître. Ces personnages, pour vacants et inassignables qu'ils soient, n'en restent pas moins des « personnages », c'est-à-dire de purs potentiels d'action, ouverts sur l'avenir. C'est sur l'évocation de cette nouvelle lecture possible de l'œuvre de Monénembo que se termine le bel ouvrage d'A. Coulibaly.

■ Xavier GARNIER

COULON (VIRGINIA), GARNIER (XAVIER), *LES LITTÉRATURES AFRICAINES. TEXTES ET TERRAINS – HOMMAGE À ALAIN RICARD*. PARIS : KARTHALA, 2011, 496 p. – ISBN 978-2811104375.

L'emblème du volume d'hommage à Alain Ricard, directeur de recherche émérite au CNRS, mais aussi traducteur, réalisateur, éditeur et président de l'APELA, pourrait être le papier-collé qui orne la couverture : souriant, l'« ivrogne dans la brousse » rentre chez lui, portant sur l'épaule, dans un sac, son « œuf ». Ce qu'il croit encore être une maigre pitance s'avérera un cadeau, un objet magique à utiliser à bon escient. Ainsi, après moult années de pérégrinations et d'aventures, le héros de la fable revient, mais avec de quoi recommencer une aventure ! N'est-ce pas, à quelques adapta-

tions près, le sens de ce très riche volume qui rend hommage, grâce à plus de trente communications en français et en anglais de chercheurs européens, africains et américains, à la vastitude des recherches entreprises par Alain Ricard ? Il suffit de lire la bibliographie du chercheur placée au terme du volume ou les points de repère biographiques donnés dans l'article d'Anthony Mangeon pour s'en convaincre : A. Ricard a ouvert et sillonné de très nombreuses pistes africaines en associant anthropologie et études littéraires, grâce à un esprit d'ouverture et un engagement critique qui, ainsi que le rappelle Phyllis Taoua, impressionnent.

Les contributions s'organisent en quatre grandes parties présentées par János Riesz, initiateur du projet de *Festschrift* ; chacune constitue un des centres d'intérêt majeurs du chercheur, soit « Le Concert et les arts de la performance », « Des langues aux livres », « Voyages et explorations » et « Terrains africains, horizons mondiaux ». Ces chapitres s'articulent autour des travaux d'A. Ricard, privilégiant les rencontres et questionnements croisés. Ainsi les textes littéraires sont-ils produits en phase avec une « territorialité » : des cultures, pour ne pas dire des univers qui peuvent tout à la fois être topographiques ou symboliques. L'interaction de ces champs fonde les démarches théoriques du chercheur, travaillant autant comme philologue que comme « géocritique ».

Cette disponibilité intellectuelle se matérialise dans toutes les contributions, se manifestant soit par une réflexion critique à propos d'un champ donné, soit par un propos plus individuel évoquant une relation personnelle tissée au fil des lieux et des projets communs. Il n'est guère envisageable de proposer ici un résumé de toutes ces contributions, mais il est sûr que le ton de l'expérience partagée prédomine dans la première partie consacrée aux arts du théâtre et de la performance : les articles y rendent compte de recherches communes et de *textes à dire*, telle la traduction d'un « texte » de Concert-party, proposé par Kangni Alemdjorod à partir d'un enregistrement de spectacle effectué par Alain Ricard dans les années 70.

La seconde partie tisse des liens extrêmement intéressants entre pratiques de la traduction, statut des formes littéraires et tradition orale. La notion de « passeur de langues » utilisée par Alain Ricard pour présenter certains écrivains, et citée par Anthère Nzabatsinda dans son article, colle de près à l'activité du chercheur honoré dans la mesure où les articles de cette section questionnent le passage d'une tradition à une autre. C'est le cas de Jean Derive qui mesure les enjeux d'une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes à propos de la notion d'« universel », et du passage d'un genre à

l'autre dans la tradition orale. Au sujet de la catégorie en tant que telle, Bernard Mouralis, quant à lui, propose une réflexion sur les « séries », appellation qui s'avère impliquer, pour le chercheur qui l'adopte ou pas, un choix entre la vie ou la mort !

La troisième partie renforce les interactions entre « textes et terrains », en optant pour des récits à caractère autobiographique qui expriment une expérience de voyage, d'exil ou une contrainte migratoire. Ces textes, romanesques ou critiques, fondent leur *ethos* à partir d'un vécu qui commente, regrette ou espère un autre espace ; ils se construisent en relation avec un lieu et un temps révolu, souvent fantasmé ou même *maquillé*, tel le pouvoir donné, dans certains romans, au traducteur qui peut reconstruire un monde par le biais de la langue de l'autre, comme le montre F. Veit-Wild. L'espace donné à lire permet de repenser des représentations et de les transformer pour contrer des stéréotypes. Mais il est aussi intéressant de constater avec Thorsten Schüller que le lien physique à l'Afrique prend une nouvelle forme dans des romans contemporains qui mettent en scène le « retour au pays ». Cette scénographie d'une « appartenance » au continent pointe l'incongruité de débats très médiatiques portant sur le soi-disant détachement absolu de l'Afrique qui serait la marque des nouvelles générations d'écrivains.

Le voyage et le périple impliquent à la fois « soi et l'autre », construisant ainsi une relation qui se lit bien sûr dans *La Formule Bardey*, mais aussi dans l'article très bienvenu de Christian Coulon qui nous renvoie à la relativité de toute altérité, puisque son propos se concentre sur les Landes du Médoc, et spécialement la région de Lacanau si chère à Alain Ricard. Selon les commentaires des historiens, ingénieurs, géographes et voyageurs qui le traversent jusqu'au début du XX^e siècle, il ne s'agit que d'un espace sauvage et malsain où semblent se concentrer des peuplades primitives pratiquant des rites sociaux archaïques ! Chaque « conquête de civilisation » a su trouver son sauvage... il est toujours bon de le rappeler.

La dernière partie de ce volume très inspiré, dont la construction permet de nombreuses découvertes et mises en perspective, déploie le temps et l'espace pour envisager les textes africains sous un angle comparatiste, ainsi avec Henry Bauchau et J.-M. G Le Clézio évoqués par Pierre Halen, ou encore en croisant la littérature swahilie et l'existentialisme des années 50. Véronique Porra y propose des réflexions très stimulantes sur les ambiguïtés de cette nouvelle « littérature monde » présentée comme un lieu de dissolution, alors que Daniel Delas aborde la notion de « trace » dans les langues, présences métisses d'univers vivants en coprésence, signes d'une

« identité sans identité » que l'imaginaire linguistique des romans de la modernité convoque.

X. Garnier et V. Coulon, co-initiateurs et éditeurs du volume, encadrent cette dernière partie avec deux objets très divers qui témoignent de la richesse des activités et démarches d'A. Ricard. V. Coulon présente la base de données LITAF qu'elle a fondée il y a vingt ans et qui regroupe toutes les ressources bibliographiques de littératures africaines subsahariennes, pour laquelle A. Ricard a été un soutien constant. X. Garnier aborde des réflexions menées avec Ricard, en interrogeant l'articulation du texte littéraire et la notion de société en Afrique, articulation vue en tant que dynamique linguistique. Cette relation permet de construire une « nouvelle philologie » qui tient compte de la place des langues dans le champ institutionnel et qui réaffirme l'importance de la conscience linguistique de l'auteur, figure générée par le texte dans un espace et un temps donnés.

Dans sa démarche réflexive, Alain Ricard rend indissociable la lecture « des textes et des terrains ». C'est cette méthode interprétative que le volume *Littératures africaines* met en évidence : les pistes proposées, les champs traversés et les personnalités découvertes y dévoilent eux aussi une réalité africaine, grâce à la fiction.

■ Christine LE QUELLEC COTTIER

DEEH SEGALLO (GABRIEL), *LIRE VILLE CRUELLE D'EZA BOTO*. PARIS : L'HARMATTAN, 2010, 152 P. – ISBN 978-2-296-12797-5.

On ne peut que se réjouir de voir paraître un nouvel essai consacré à un roman d'Eza Boto/Mongo Beti. Depuis l'ouvrage d'André Djiffack, *Mongo Beti, la quête de la liberté* (L'Harmattan, 2000), l'œuvre betienne est (enfin ?) placée sous le regard d'une critique universitaire qui, rejetant les jugements idéologiques et les imprécations de jadis, examine les textes avec la sérénité et la distance qu'impose l'approche scientifique. Le livre de Gabriel Deeh Segallo vient ainsi actualiser une production critique qui a trop souvent négligé le premier roman de Mongo Beti (seul Charly-Gabriel Mbock lui avait consacré une courte étude publiée en 1981 dans les « Classiques africains »). *Lire Ville cruelle d'Eza Boto* pourrait constituer une introduction utile et pertinente à l'ensemble du corpus betien, tant les thématiques et les engagements futurs de l'écrivain irriguent cette première fiction.